Savoie, Paul. *L'autre bout du monde*. Tome 2. Ottawa : L'interligne, 2013. 174 p.

Cette deuxième partie de la trilogie *L'autre bout du monde* nous offre une touchante philosophie du voyage. Son narrateur, un homme sans traits remarquables qui, dit-il dès les premières pages, a mené une vie sans anicroche, sans révolte, une vie tranquille et bien réglée, s'épanouit dans les voyages, du Manitoba à la côte est du Canada, du Canada à l'Europe et, une fois adulte, jusqu'en Asie, cette fois en Thaïlande, sans oublier, depuis toujours, les voyages merveilleux de l'imagination nourrie par la lecture. Les voyages pour notre personnage, ce sont tout d'abord les trajets, des bus, des avions, le train, les taxis où il récolte des conseils utiles pour trouver un logis ou un quartier plus intéressant que les autres. Les voyages, c'est aussi le sentiment de dérive lorsqu'on n'est pas préparé, qu'on n'a pas assez d'argent ou qu'il fait mauvais. Mais ça peut être beaucoup mieux que cela. Parmi les voyages les plus formateurs chez le narrateur figurent ses séjours dans les grandes villes européennes. Il était alors « à l'époque de [sa] vie où tout [lui] rappelait ce [qu'il avait] lu dans un livre ou vu dans un film ». Quand il arrive en Europe en ces temps-là, il est muni de toutes les références littéraires et artistiques qu'il a passionnément engrangées dans son esprit. Il aime l'Europe ; il s'y reconnaît ; il se mesure à ce qu'il sait. Ses auteurs préférés – parmi eux, Albert Camus, Virginia Woolf, Charles Baudelaire – sont ses guides et lui ouvrent un espace qui lui est depuis toujours familier malgré la distance géographique.

Muni de cette expérience, le narrateur décide finalement de se diriger vers ce qui lui est inconnu, vers des cultures dont il ne parle pas la langue et dont il n'a pas lu les chefs-d'œuvre ; pour lui, l'Asie. En Thaïlande, il prend une guide et se rend vers le nord, région la moins touristique, plus particulièrement vers un temple isolé dont il attend une illumination parce que, avance-t-il, « chacun [...] possède au fond de lui-même, en plus d'une géographie qui l'entraîne sur certains sentiers plutôt que sur d'autres, des formes architecturales – parfois le prolongement de formes qui se trouvent déjà dans la nature – qui représentent les dimensions de son être et indiquent la portée de sa compréhension du monde ». Du vrai nouveau, bien sûr, il n'en existe pas ; telle est la philosophie de notre voyageur. En Asie, il n'oublie pas son Manitoba natal, l'Europe qui l'a formé, ni non plus la littérature, la musique et les arts qui ont rempli sa vie. Bien au contraire, Saint-Boniface, Montréal, Paris, Londres, Amsterdam et bien d'autres expériences l'accompagnent dans son périple asiatique. Tous ces lieux le talonnent et lui parlent. Pour agrémenter son voyage, ne s'est-il d'ailleurs pas muni d'un roman de l'auteur japonais Haruki

Murakami dont le protagoniste porte un nom évocateur d'une certaine européenité ? (Il s'agit de *Kafka sur le rivage*.) En outre, l'Asie est loin de lui être étrangère. Le premier volume de la trilogie nous faisait déjà part de son expérience. Nous comprendrons alors que le voyage en Thaïlande ne peut pas être résumé à la recherche du nouveau ou à celle de soi-même. Avant toute chose, il est apprentissage, formation et éducation, l'occasion de cueillir de nouvelles connaissances, d'élargir son horizon culturel. Il a un but pédagogique et assouvit une soif de savoir. Il s'agit ni de s'y perdre ni de s'y retrouver, mais d'y faire une rencontre, d'ajouter des repères à ceux dont on dispose déjà. Les voyages comblent l'univers intime du narrateur dans son plus beau sens, c'est-à-dire respectueux des distances. Le voyage est beau sans devenir un moment d'évasion. Plutôt, il est recueillement et silence. S'il peut donner envie de partir et, peut-être, de tout quitter, il est avant tout mythique, « une salle d'attente » dans laquelle le narrateur est « en train d'entasser pêle-mêle dans [sa] tête toutes les notions, toutes les idées, qui, si on les ajoute les unes aux autres, donnent l'impression de former un tout ».

Gabrielle Bonifaci